

Péripéties d'un chasseur de virus

Mémoires d'Outre-Mer

Première partie

Georges Le Gonidec (Bx 51)

NDLR : Cette série d'articles est extraite des mémoires de notre camarade Georges Le Gonidec, qu'il a bien voulu nous confier. En choisissant la « colo » comme on disait alors, il a successivement été, à sa grande satisfaction, « médecin de régiment, médecin de brousse hors cadre, assistant puis spécialiste des hôpitaux et même chef de laboratoire, puis directeur d'Instituts Pasteur coloniaux puis d'outre-mer et enfin du réseau international (toutes dénominations "politiques" qui cachent une même identité) ».

Les années d'études

Rochefort

Breton, originaire de Pléhédel dans les Côtes-d'Armor, il nous livre quelques anecdotes de son passage à Rochefort dans l'École annexe de médecine navale en 1950.

« Rochefort n'était pas une ville étudiante remuante comme Rennes, nous nous défouillions, en chantant à tue-tête, avant les cours, tous les chants du répertoire carabin. La promotion qui nous précédait avait scandalisé la bonne société rochefortaise en peignant au minium sous le voile prévu pour son inauguration par le ministre de la Marine, la statue de Pierre Loti. Après ce haut fait d'armes, toute la promotion avait passé la nuit au poste de police.

Un 14 juillet, les troupes avaient défilé sur le cours Denfert Rochereau vers l'hôpital maritime devant la statue d'un amiral, sabre au clair, qui portait fièrement sur la tête un pot de chambre manifestement trop grand pour lui. De temps en temps, Le Lann qui avait fait l'acquisition d'un poste à pile, se promenait dans les rues avec son engin chantant plein pot, parfois, on lui jetait quelques pièces pour obtenir la paix.

L'affaire de « la sans sel » a aussi défrayé la chronique estudiantine. À seize heures pendant la saison, un marchand de sardines parcourait les rues avec un clairon dont il tirait des sons qui n'avaient rien à voir avec de la musique, après quoi il criait « la sans sel ». Les ménagères sortaient alors acheter leurs sardines fraîches. Nos deux compères Le Lann et Le Coz ont loué à l'harmonie municipale un clairon et sont allés déambuler dans les rues à quinze heures, en sonnait du clairon et criant « la sans sel ». Les gens sortaient dans la rue et, voyant nos deux lurons, rentraient précipi-

tamment. Quand le poissonnier passait une heure plus tard, personne ne sortait.

Les bons danseurs se retrouvaient chez Fradin le samedi soir. La piste était presque déserte mais dans le tunnel c'était l'embouteillage. Enfin l'été, les futurs marins allaient se baigner à Fouras. Comme je n'avais pas de moyen de déplacement, je passais mon dimanche à Rochefort à repasser mes dossiers de la semaine quand mon voisin musicien amateur ne venait pas troubler le calme de la rue en faisant des gammes sur son piano pendant des heures entières.

Bordeaux

« Je suis rentré à Santé Navale avec le numéro 32 sur 110. Le 15 octobre 1951, j'étais dans cette vénérable École avec le matricule 232. Un mois de brimades de jour comme de nuit attendait les fœtus que nous étions, c'est pendant ce temps que des officiers marinières fusiliers marins assuraient notre formation militaire, il fallait faire vite avant l'ouverture des facultés courant novembre. Il faut avouer que cette formation était des plus succinctes. On n'a jamais tiré au fusil, et ce qui était plus grave pour une École de la marine, on ne nous a jamais appris à nager. Seul le maître Fraval voulant nous apprendre à marcher au pas et faire demi-tour, nous a parlé un jour d'un demi-quart de tour de cercle. J'en suis encore à me demander ce qu'il voulait dire... Les deux premières années, nous étions tenus de séjourner à l'École. À chaque sortie et entrée, il fallait donner son matricule au pointage. D'autres pointages volants nous attendaient à la fac, pour que nous n'allions pas au cinéma, chez Auguste, le bistro de Navalais place de la Victoire ou autre part pendant les cours. Les sorties n'étaient autorisées que pendant les week-ends et jusqu'à

minuit. Mais les murs de l'École ne constituaient pas des obstacles infranchissables, il fallait cependant rentrer par la même voie à moins qu'un camarade compatissant se charge d'occuper le pointeur pendant que la petite troupe passait à quatre pattes sous la guérite. Notre promo de 110 était particulièrement nombreuse et j'avais l'impression que nous avions été recrutés pour aller en Indochine et pour ce faire, on nous demandait de faire de bonnes études de médecine et que le reste était superfétatoire. Le médecin-général Tabet qui recevait dans les salons de l'École, éteignait les lumières après le dessert pour que les invités voient les Navalais faire le mur le long de la gouttière de son salon.

« En sixième année de médecine, j'ai occupé un poste d'interne à l'hôpital psychiatrique de Cadillac sur Garonne... Pour mes déplacements vers Bordeaux où je devais pointer en principe une fois par mois, j'ai fait l'acquisition d'une magnifique 4CV d'occasion bleu ciel payée avec mon salaire d'interne. J'ai vécu là très heureux dans les vignes où le rossignol chantait de mai à juillet. Le travail extra-psychiatrique était très intéressant et les internes psychiatres me laissaient généralement toute la pathologie courante, mais aussi l'entretien des pneumothorax et surtout les électrochocs que personne ne voulait faire... J'ai passé ma thèse en toute dernière minute le 19 décembre 1956 avant de quitter cette vie heureuse pour le Pharo à Marseille. »

« Marseille était à cette époque la "Porte de l'Orient voire de l'Extrême-Orient". Un bateau (cargo, courrier, paquebot) sortait ou entrant au port tous les quarts d'heure en saluant le Pharo. Aujourd'hui, quand un bateau par jour pointe son étrave devant le Pharo, on se trouve en période faste. La durée de notre stage à l'École d'Application fut écourtée. Tout devait être terminé pour le



1^{er} mai. On avait besoin de nous en Algérie. La partie pratique de la médecine et chirurgie tropicale allait être réduite à sa plus simple expression... Nous avions troqué notre uniforme de Navalais pour l'uniforme de la "colo" avec son inénarrable képi rouge au cul noir pour nous différencier des "métro" au cul rouge. Dès les résultats du concours de sortie, je suis parti en Bretagne me marier avec Alberte le 16 avril 1957. »

Algérie 1957-1958

Arrivée à Bou-Caïd

Le 8 mai 1957, j'ai pris le *Ville d'Alger* pour Alger où je suis arrivé en rade vers 6 heures du matin.

L'arrivée au petit matin en rade d'Alger « la blanche » ne manque pas d'allure. Les préoccupations touristiques n'entraient pas dans le programme de ma première journée à Alger où j'étais affecté ou plutôt mis à la disposition du directeur du Service de Santé de la région d'Alger. Un ancien palais deylical abritait la direction du Service de Santé : cour intérieure à colonnettes recouvertes de mosaïques, vasque centrale où bruissait un filet d'eau. On était loin de la guerre qui officiellement n'existait pas (on était là pour le maintien de l'ordre). J'ai rencontré le médecin-général qui m'a donné mon affectation hélas loin d'Alger et de ses Azulejos. Il s'agissait du 3/131^e RI dans l'Ouarsenis. Le médecin-général n'avait pas l'air de savoir où cela se trouvait. La seule indication qu'il m'a donnée : « c'est la seule région d'Algérie où existent encore des cèdres ». Cela me faisait une belle jambe, d'autant plus que je n'y ai jamais vu de cèdres. Je suppose qu'il avait dû lire le *Guide Vert Michelin* avant mon arrivée. En effet le P.C. du régiment se trouvait à Téniet-el-haâd près du Parc national des Cèdres. J'ai donc pris le train d'Alger à Orléansville par les vallées de la Mitidja et du Chélif.

Orléansville avait été rasé le 9 septembre 1954 par un tremblement de terre, inutile de songer à y faire du tourisme. En attendant le convoi qui me mènerait à Bou-Caïd, mon affectation, j'ai fait mes visites protocolaires au Directeur local du Service de Santé qui m'a présenté lui-même au personnel de l'hôpital avec une mention spéciale pour les chirurgiens avec lesquels il m'a semblé que j'allais beaucoup travailler. Tout le monde semblait très heureux de voir un médecin s'installer à

Bou-Caïd, qui leur semblait le bout du monde. Cela fait qu'à Orléansville beaucoup de portes s'ouvraient devant moi. Je logeais et prenais mes repas à l'internat où tous les médecins étaient des rappelés. J'aurais voulu les recevoir en retour dans mes montagnes.

Je n'ai jamais mis les pieds à Téniet-el-haâd, le 3^e bataillon du 131^e RI appartenait bien au 131^e RI, mais n'avait que des rapports lointains avec lui. Sur le plan administratif, nous dépendions d'Orléansville et non d'Affreville comme le reste du régiment. Je n'ai donc jamais vu mon supérieur hiérarchique, j'en ignore même le nom. Ce n'était d'ailleurs pas la seule originalité de ce 3/131^e RI, qui avait été placé là à 2 000 mètres d'altitude au pied du djebel Ouarsenis dans le village minier de Bou-Caïd (l'autorité civile se trouvait à Molière à 10 km plus au sud).

On y surveillait en fait la mine de plomb argentifère et de zinc qui appartenait à la société franco-belge « La Vieille Montagne » et qui était toujours en activité. Le FLN qui prélevait une taxe sérieuse sur les salaires des ouvriers avait tout intérêt à la voir tourner. Les ouvriers récalcitrants qui ne payaient pas l'impôt « patriotique » se retrouvaient, eux et leurs familles avec le grand sourire dans le petit matin blême. Nous étions dans un département français et les gendarmes venaient me chercher pour faire les constats de décès. J'ai vu pas mal d'horreurs dans ma vie mais ces villageois égorgés offraient un spectacle difficilement soutenable.

Il fallait bien évacuer le minerai vers le port de Ténès sur la Méditerranée : cette évacuation se faisait à des dates tenues secrètes pour des raisons de sécurité. Le convoi vers Orléansville et Ténès constituait l'évènement majeur de la quinzaine, et lorsque la date approchait, il faisait l'objet de toutes les conversations et de toutes les supputations... Il fallait faire des ouvertures de route, déminer si nécessaire et préparer nos malades à hospitaliser à Orléansville. Enfin le jour du convoi était annoncé au petit matin par l'arrivée au poste de contrôle côté Molière des camions de la mine et des véhicules des commerçants de Molière qui descendaient se ravitailler à Orléansville. Le convoi était notre seule porte de sortie vers le monde extérieur.

Il arrivait que pour tromper l'ennemi, le convoi soit annulé et tout ce petit monde retournait à ses foyers. Un convoi représentait à peu près 50 véhicules, avec un élément éclaireur composé de deux automitrailleuses. La nuit précédente, les crêtes dominant les passages difficiles avaient été garnies de patrouilles. Deux avions T.6 survolaient en permanence le convoi qui comportait une dizaine d'automitrailleuses éparpillées au milieu des camions de ravitaillement. Fermait la marche l'ambulance précédée de la jeep du médecin bien utile à Orléansville pour les formalités à remplir à la direction locale du

Service de Santé et à l'hôpital. Les garnisons d'Orléansville en profitaient pour déclencher des opérations avec chars et *tutti quanti* pour venir à notre rencontre. Cela avait au moins comme résultat d'impressionner le jeune Navalais que j'étais et dont la formation militaire se résumait à courir à marches forcées après le tram qui remontait le cours de la Marne vers la fac de médecine de la place de la Victoire.

Par contre, je doute que cela ait impressionné l'ennemi que tout ce bruit dérangeait mais qui avait eu le temps pendant les 15 jours qui séparaient deux convois de placer ses mines sur la route RN 19. Il s'agissait en fait d'obus de 105 mm que nous lui fournissions gratuitement et qui astucieusement piégés faisaient des dégâts énormes tant matériels que humains. Nous avions eu la mauvaise fortune de toucher un capitaine artilleur métro et son canon de 105. Contrairement aux obus de l'artillerie de marine qui comme le dit la chanson sont « si pointus... etc. », les obus « métro » partaient bien mais n'explosaient pas et judicieusement récupérés par les artificiers de la mine de la société « La Vieille Montagne », ils constituaient des armes redoutables. Allez savoir pourquoi ces engins n'explosaient pas, j'avais ma petite idée là-dessus. Quoiqu'il en soit il était dans mes attributions d'aller récupérer dans les arbres les débris humains pour regroupement et retour aux familles. Drôle d'époque. Le chef de la wilaya 4 à laquelle nous appartenions était un ancien mineur, c'est dire si la manipulation des explosifs n'avait pas de secrets pour lui ; son nom de guerre était Si-Mohamed.

Notre régiment était le régiment d'Orléans et portait sur les écussons les armes de Jeanne d'Arc. Il avait à l'origine été constitué de rappelés du Loiret et des départements limitrophes, tout cela mâtiné de Parisiens souvent ouvriers chez Citroën ou Renault bien utiles pour l'entretien des matériels roulants.

Quand je suis arrivé, même le commandant de Lannurien était un rappelé, pied-noir de surcroît. C'est dire que les vertus guerrières du bataillon n'étaient pas au top niveau autant qu'un Navalais en puisse juger. Notre commandant avait dû lire des livres concernant les combats des yankees contre les Indiens d'Amérique, ce qui fait que sur fond de Djebel Ouarsenis avec en hiver sa calotte neigeuse, notre petite cité minière était dominée par le Fort Bravo. Le commandant lui-même dès son arrivée dans les lieux avait fait construire ce magnifique ouvrage d'art (trois étages en pierre de taille et couronné de créneaux). Il avait l'avantage de faire sourire tous nos visiteurs heureusement peu nombreux étant données les difficultés d'accès à Bou-Caïd.

Par curiosité, j'ai interrogé de brillants stratèges sur son utilité. La réponse a été una-

nime « c'est une connerie ». Quoiqu'il en soit, une section complète montait là-haut tous les soirs monter la garde, et régulièrement deux ou trois fois par semaine des katibas en vadrouille harcelaient le Fort Bravo qui portait fièrement les impacts de balle. Le Fort Bravo ripostait mollement ce qui fait que nous n'avons eu à déplorer que des blessures d'amour-propre...

Nous étions donc confinés à l'ombre tutélaire du Fort Bravo dans notre petit village minier entouré de barbelés. Une seule maison civile, l'ancien café de la mine, tenu par un pied-noir et sa fille de 20 ans à peu près, seul élément féminin dans cette ambiance masculine. Cela causait quelques soucis à son père, et parfois au médecin qui était chargé de corriger les états dépressifs de la demoiselle.

L'infirmerie occupait l'ancienne direction de la mine, au beau milieu du village. Le bureau du médecin et son couchage, les réserves de médicaments et deux salles d'hospitalisation occupaient le premier étage ; au rez-de-chaussée, il y avait la salle d'examen, la salle de soins et une salle d'hospitalisation d'urgence. Il peut paraître paradoxal d'avoir des salles d'hospitalisation dans une unité opérationnelle à 53 km d'Orléansville mais les liaisons terrestres étaient irrégulières et les évacuations par hélicoptère réservées aux blessures ou maladies graves, étaient rendues problématiques par la météo à 2 000 mètres d'altitude. Le courrier indispensable au bon moral des troupes nous était livré par un chasseur T6, qui lorsque la météo était favorable, faisait un piqué sur notre hélicoptère de fortune et lâchait le sac de courrier qui parfois ratait sa cible, il fallait alors aller le cueillir dans la nature.

Quelles étaient les pathologies dans ce microcosme militaire ? Essentiellement des sciatiques et lombalgies de toutes natures. C'est là que j'ai compris la difficulté de la rhumatologie dans une population de jeunes de

20 ans. S'agit-il d'une vraie lombalgie ou de la trouille d'aller en patrouille de nuit d'où on n'est pas toujours certain de revenir vivant ? La deuxième pathologie était l'hépatite virale. L'agréé de médecine du Pharo avait préconisé l'injection de gammaglobulines à tout militaire du contingent débarquant en Algérie. Excellente idée en soi, mais réalisation catastrophique à Alger par un personnel inexpérimenté qui a transformé cette prophylaxie en une épidémie d'hépatites de la seringue.

Mes appelés du contingent faisaient alors une hépatite dans le mois qui suivait leur arrivée à Bou-Caïd. Après un passage par l'hôpital d'Orléansville et 15 jours au centre de repos de Ténès, ils revenaient à Bou-Caïd, avec une fatigue qui les rendaient inaptes à toute sortie en opération, aussi après une consultation des règlements, j'ai décidé de garder mes hépatites dans mon infirmerie pendant la phase aiguë de la maladie. À l'issue de celle-ci, j'étais autorisé à leur accorder un mois de convalescence en métropole. Je leur donnais leur dossier médical en leur conseillant de se présenter avec ce dossier médical à l'issue de leur mois de convalescence dans un hôpital militaire. En général, je ne les revoyais pas.

L'embuscade de Bab Gora Mout du 3 juin 1957

J'étais arrivé depuis une quinzaine de jours dans mon unité quand le commandant m'a demandé de sortir à la prochaine opération avec mon halftrack sanitaire. Il s'agissait d'un monstre de 4 tonnes de plus qu'un halftrack normal, il possédait un blindage supplémentaire de 3 mètres de haut et d'un toit également blindé. Cette ambulance possédait six couchettes et un couloir central où l'on pouvait se tenir debout. J'avais hérité de cet engin un jour que je me promenais dans les jardins de la direction du Service de Santé

d'Orléansville. J'ai demandé au médecin-chef quel était ce gros engin qui portait sur ses flancs et son toit trois magnifiques croix rouges. C'est un halftrack sanitaire qui m'a été attribué et dont je ne sais que faire « vous le voulez ? » m'a-t-il demandé. « Je le veux bien à condition qu'il roule, parce que dans mes montagnes, il me faut du bon matériel et la panne dans cette zone d'insécurité peut être fatale. » « Si vous le prenez, je vous fais mettre un moteur neuf, revenez dans 15 jours avec deux chauffeurs et vous pourrez l'emporter. »

Ce qui fut dit fut fait et 15 jours plus tard, je rentraï à Bou-Caïd avec mon engin dont le moteur tournait comme une horloge et qui en montagne consommait trois litres d'essence au kilomètre. Heureusement qu'il disposait de deux réservoirs de 220 litres, eux aussi blindés.

Mon engin faisait l'admiration du service auto dont les mécaniciens s'échinaient à rafistoler de vieux camions et halftrack américains qui avaient fait le débarquement en Normandie. Mon halftrack n'avait pas son pareil pour sortir d'affaire un camion enlisé ou ensablé.

C'est donc avec cet engin que je suis parti en opération et me suis placé comme d'habitude en queue de colonne dans le creux de la vallée de l'oued Lardjem sur une piste très étroite où je ne voyais pas où j'allais faire demi-tour.

Nous étions là pour récupérer le bataillon qui manœuvrait sur les flancs de cette vallée. Nous avons réussi à trouver une clairière pour faire demi-tour. Nous nous sommes à nouveau placés en queue de colonne et avons passé une nuit agréable sur les lits picot de l'halftrack et avons attendu. À 15 heures le lendemain, on nous a demandé de nous porter d'urgence en tête de colonne où l'élément éclairé de tête avait été accroché avec des morts et de nombreux blessés. Ne pouvant rapidement remonter la colonne vu l'étroitesse de la piste à flanc de colline, j'ai pris ma trousse médicale et avec un infirmier j'ai remonté la colonne à pied jusqu'au lieu de l'embuscade. J'ai demandé à mon halftrack de me rejoindre le plus tôt possible.

L'arrivée sur les lieux de l'embuscade était assez hallucinante. Autour du halftrack, il y avait 9 morts et 19 blessés dont il fallait faire un tri rapide et les mettre en condition pour une évacuation éventuelle par hélicoptère. Mais il fallait faire vite, en pays tropical la nuit tombe brutalement à 18 heures et je savais que de nuit aucune évacuation par air n'était possible. J'ai donc demandé l'évacuation d'au moins 10 blessés. J'avais en effet au moins 7 plaies abdominales par éclats de grenades défensives et des plaies par balles de gravité moindre. Il fallait que je récupère mon halftrack ambulance où j'avais tout mon matériel, mes attelles et mes brancards. J'ai bénéficié là de l'aide technique d'un sergent



de la colo, le sergent Lanoé, je présume, qui m'a été d'un grand secours en l'absence du commandant camouflé sous sa jeep avec son adjoint. J'ai demandé à mon sergent de faire avancer mon ambulance en jetant au ravin des GMC hors d'état de marche si besoin était. « Si vous ne faites rien, tous ces gars vont mourir, c'est votre travail, je vais maintenant continuer le mien. Après cela préparez une zone d'atterrissage pour les hélicoptères ». Un quart d'heure plus tard, j'avais mon ambulance et une dropping zone pour les hélicoptères.

Je suis revenu vers les blessés, les infirmiers avaient fait les pansements, posé les attelles, il me restait maintenant à les « pré-médiquer » pour une évacuation par air ou par la route. Il fallait également calmer les esprits dans une ambiance où cela tirait de toutes parts. Pour cela l'halftrack blindé avec ses six couchettes représentait une ambiance sécurisante. Il y avait aussi les mourants qu'il fallait accompagner. J'ai souvenance en particulier du chauffeur de l'halftrack de l'embuscade et qui avait le ventre ouvert jusqu'au périnée « docteur je ne reverrai plus Paris et les usines Renault, j'avais gardé un ticket de métro, prenez-le. J'aimerais cependant que vous demandiez une décoration pour l'infirmier de l'halftrack qui a été sensationnel, alors que nous étions encerclés de toute part, il a continué à nous soigner. Il se relevait de temps en temps et d'une rafale de mitraillette écartait les fellaghas qui voulaient nous égorger. Je ne pensais pas qu'un soldat du contingent puisse être aussi courageux. » Puis il est mort, il s'appelait Garcia, l'infirmier s'appelait Maréchal. Sur ces entrefaites, les hélicoptères sont arrivés : deux sikorsky et une alouette.

L'alouette m'a pris deux blessés, les sikorsky m'ont un peu déçu, ils ne prenaient que 3 blessés chacun sur leur brancard. Ils allaient décoller quand un de mes infirmiers Debleeckere est venu vers moi « docteur, le blessé par balle au bras s'est mis à vomir, j'ai trouvé la porte d'entrée d'une balle dans une cuisse mais il n'y a pas de sortie ». J'ai fait arrêter le décollage d'un sikorsky et ai casé tant bien que mal mon blessé dans l'hélicoptère en partance, contre l'avis du convoyeur qui se disait en surcharge. J'ai retrouvé mon blessé quelques jours plus tard dans les jardins de l'hôpital d'Orléansville. La balle entrée dans la cuisse gauche s'était logée sous le rein droit après 10 perforations de l'intestin. Merci à mon infirmier Debleeckere et au chirurgien Dor d'Orléansville.

Il a bien fallu rejoindre Bou-Caïd de nuit par une piste qui avait été coupée par les fellaghas avec le dévers vers le ravin. Ici encore mon halftrack sanitaire avec ses 147 cv, ses six cylindres et son chauffeur a montré toutes ses possibilités pour nous tirer des situations les plus hasardeuses. Nous avons mis quatre heures à rejoindre Bou-Caïd ; on a épinglé la

croix de la valeur militaire sur les cercueils ; le commandant et son adjoint (ceux qui étaient sous la jeep) ont eu la légion d'honneur. L'infirmier Maréchal n'a rien eu malgré mon insistance. On ne m'a pas vu à la cérémonie et depuis on ne me voit jamais à quelque cérémonie commémorative que ce soit.

Un nouveau commandant nous a été attribué ; il s'agissait d'un commandant de la légion : François Pépin Lehalleur mieux formé à la stratégie d'une guerre révolutionnaire. C'est ainsi que l'on voyait souvent au mess les membres du commando Guillaume plus habitués aux stratégies d'infiltration qu'aux manœuvres sur le terrain. J'ai retrouvé le Commandant Pépin Lehalleur (97 ans) 52 ans plus tard dans sa propriété d'Aix. Il m'a appris que notre bataillon de Bou-Caïd avait été plus ou moins sacrifié et que nos grands chefs d'Alger comptaient en faire un nouveau Dien Bien Phu. Il a fallu toute l'autorité de Pépin Lehalleur aidé en cela par Massu pour retourner la situation au point que Si-Mohamed, l'ancien mineur qui commandait la région de Bou-Caïd a été reçu en grand secret à l'Élysée pour discuter d'une éventuelle paix des braves mais l'heure n'était plus à la paix des braves et Si-Mohamed est revenu vers ses djebels pour être tué quelque temps plus tard à Blida. C'est du moins la version officielle algérienne, il avait auparavant éliminé physiquement ses deux compères qui l'avaient accompagné à l'Élysée. J'ai débarqué à Alger venant de congé en France ce matin du 13 mai 1958 ; j'ai aussitôt pris le train pour Orléansville et n'ai rien vu des événements de l'après-midi du 13 mai qui ont fortement secoué notre quatrième république.

Départ raté pour la Guinée 1958

Quant à moi, j'étais au tour colonial et ai quitté ces montagnes enchantées au mois d'août 1958 pour aller porter la science au pays des Bantous, j'étais entré pour cela à l'école de Santé Navale. Ma première affectation coloniale était la Guinée, j'ai su bien plus tard que je devais prendre la direction de l'hôpital de Labé dans le Fouta Djallon où je devais tout faire : chirurgie, médecine, oto-rhino, ophtalmo, stomato etc. Avant mon départ je me suis soigneusement renseigné sur mon nouveau poste et... je n'ai jamais vu la Guinée ni le Fouta Djallon. Sékou Touré en répondant non au référendum de septembre 1958 a placé son pays hors de la communauté des états africains qu'était venu leur proposer le général de Gaulle quelque temps auparavant. Il fut le seul à répondre non à ce référendum. La rencontre avec de Gaulle fut épique au point que le général en quittant la tribune officielle y laissa son képi. Je me suis cependant présenté pour embarquement rue Oudinot où était encore le ministère des colo-



Super constellation.

nies. J'avais pris soin d'acheter le journal France Soir dans lequel un grand titre barrait la première page « Sékou Touré répond non à de Gaulle, la France quitte la Guinée ». J'ai présenté mon journal à l'officier d'administration chargé des embarquements qui ne m'a pas semblé ému par la nouvelle. « Vous embarquez ce soir pour Conakry avec votre épouse, je n'ai reçu aucune instruction contraire ». Quelques heures plus tard, nous volions tous deux en première classe dans un super-constellation, en effet mon épouse Alberte m'accompagnait comme il était de coutume pour les personnels hors cadres.

C'était notre baptême de l'air à tous deux, c'était aussi la première et dernière fois que nous avons voyagé en première classe dans un avion. Vers quatre heures du matin, nous avons fait escale à Dakar. Allant à Conakry, nous sommes restés benoîtement dans l'avion, quand une hôtesse est venue nous demander de débarquer. L'avion n'allant plus à Conakry, nos bagages avaient déjà été débarqués.

Les choses se compliquaient, Alberte sentait les premiers effets de la chaleur humide de la saison des pluies qui vous gagne dès la descente de l'avion. Nous avons récupéré nos bagages.

Dakar

Adieu la Guinée, seuls nos bagages maritimes auront vu Conakry. Un télex à un camarade de promo affecté à Conakry a empêché leur débarquement avec demi-tour vers Dakar. Restait maintenant à caser les deux naufragés de Guinée. J'ai avisé un taxi combi volkswagen devant l'aérogare, lequel nous a déposé à l'hôtel du Plateau proche de l'hôpital principal de Dakar. L'arrivée en séjour colonial répond à un processus bien codifié : réception à l'aéroport par des camarades et parfois par celui que vous venez remplacer, logement dans une case de passage, encore faut-il que votre arrivée soit annoncée ce qui n'était pas notre cas. J'allais hors cadres en Guinée, je n'avais pas pris dans mes bagages avion mon uniforme à l'exception de mon képi et de mes galons. Il me fallait cependant aller me présenter aux deux autorités sanitaires civile et militaire pour savoir ce qu'on allait faire de moi. Alberte a rapidement cousu des galons

sur une chemise Lacoste et mon képi sur la tête je suis allé à pied vers le building administratif où siégeait le médecin-général Richet, directeur des personnels hors cadres. Je me suis d'abord présenté à son officier d'administration qui en voyant mon accoutrement « para militaire » a eu un haut le cœur « n'allez surtout pas voir le médecin général Gourvil dans les cadres avec cette tenue, ici le médecin général est moins regardant, vous trouverez des tenues militaires d'été chez le Libanais du coin ». Le médecin-général, tenue sombre, nœud papillon m'a reçu chaleureusement :

– « Ah l'Afrique, vous verrez, c'est très prenant : un métier intéressant en brousse et comme distraction les grandes chasses. »

– « Mais, mon général c'est que j'allais hors cadre en Guinée où on semble ne pas vouloir de moi. »

– « Ah hors cadre en Guinée ! Vous ne dépendez pas de moi. Allez donc voir le médecin général Gourvil dans les cadres peut-être aura-t-il quelque chose pour vous. »

Une première porte se fermait. J'ai un peu militarisé ma tenue chez le Libanais et suis allé chez les personnels dans les cadres. Ici l'ambiance était moins chaleureuse, j'ai à nouveau raconté mon histoire au général, qui apprenant que j'étais hors cadres m'a dit tout de go :

– « Vous êtes hors cadres, vous ne dépendez pas de moi ! »

Là j'ai senti la moutarde me monter au nez « de qui je dépends ? Au départ de Paris, j'ai émis des doutes sur mon séjour en Guinée et personne n'en a tenu compte et maintenant vous jouez au pingpong avec moi en me ballotant d'un bureau à l'autre. »

– « Ne vous fâchez pas, je demande des instructions à Paris. »

Internet n'existait pas à l'époque. J'ai attendu un mois à l'hôtel que l'on statue sur mon sort.

J'ai finalement été remis dans les cadres et affecté comme médecin-adjoint au 10^e RCIA à Thies près du médecin-commandant Guintran où je resterai deux ans et demi.

Deuxième partie dans le prochain numéro